



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

United Fruit, des républiques très bananières

Géant de la banane, la firme United Fruit régna des décennies durant sur les Etats d'Amérique centrale, surnommés les « Républiques bananières ».

Le massacre de Ciénaga, en 1928 - plusieurs centaines de grévistes colombiens massacrés par l'armée - c'est elle ; le coup d'Etat organisé en 1954 contre le président du Guatemala. Jacobo Arbenz dont la politique foncière lésait directement ses intérêts, c'est encore elle ; le financement, de concert avec la CIA, de l'opération de la Baie des cochons organisée en 1961 pour renverser Fidel Castro, c'est toujours elle ! Premier producteur mondial de bananes, l'United Fruit Company - UFCO, aujourd'hui Chiquita Brands International - fit des décennies durant la pluie et le beau temps en Amérique centrale, le plus souvent avec l'accord tacite de Washington. Dans les années 1950, elle comptait même parmi ses actionnaires John Foster Dulles, secrétaire d'Etat du président

Eisenhower et frère du premier directeur de la CIA. Des connexions qui s'avérèrent fort utiles pour renverser le président Arbenz. Si la firme a aujourd'hui rompu avec ces pratiques - le dernier scandale auquel elle fut mêlée remonte à 1997, date à laquelle elle fut fortement soupçonnée de financer des groupes paramilitaires en Colombie pour éliminer des dirigeants paysans et des syndicalistes « gênants » - elle resta longtemps l'incarnation de la multinationale « sans foi ni loi », uniquement préoccupée de ses intérêts et capable, pour les sauvegarder, de piétiner allègrement le droit des peuples.

Pour comprendre la puissance de l'United Fruit et son influence sur les destinées de l'Amérique centrale, il faut remonter à 1871. Cette année-là,



arrive en effet au Costa Rica un ingénieur ferroviaire américain répondant au nom de Enri Meiggs. L'homme est là à l'invitation du général Guardia, qui règne alors d'une main de fer sur ce petit Etat d'Amérique centrale. S'il est là, c'est pour construire le chemin de fer qui doit relier la capitale, San José, à Puerto Limon, sur la Mer des Antilles. Meiggs n'est pas seul. Il est venu avec son neveu, le fils de sa sœur, Minor Cooper Keith. Agé de 23 ans, le jeune homme a déjà pas mal bourlingué. Plutôt que de travailler avec son père, un prospère marchand de bois, il a décidé très tôt de se forger un destin, travaillant à 16 ans dans une boutique de Broadway, s'installant ensuite comme convoyeur de bois avant d'acheter un ranch dans le sud du Texas. C'est là qu'il a reçu l'offre de son oncle de le rejoindre au Costa Rica. Déjà las de s'occuper de bétail et n'y trouvant guère d'occasions de s'enrichir, le jeune homme a aussitôt accepté l'offre de son parent.

Ayant embarqué ses deux frères avec lui, Minor Cooper Keith se lance avec passion dans cette aventure dont le goût exotique prononcé a tout pour le séduire. Chargé par son

oncle de recruter la main d'œuvre nécessaire à la réalisation du chantier, le jeune homme fait appel à des vétérans de la Guerre de Sécession, à des matelots en rupture de bans et à des individus louches trouvés dans les bars ou à la sortie des prisons de la Nouvelle Orléans. On imagine l'ambiance sur le chantier... L'affaire, d'ailleurs, semble mal engagée. En 1873, atteint par le krach boursier survenu cette année-là et peinant à se faire payer par le général Guardia, Enri Meiggs - qui a construit dix kilomètres de voies à peine ! - jette l'éponge et rentre aux Etats-Unis. Minor C. Keith, lui, décide de rester. Il faut dire que, depuis quelque temps déjà, un nouveau projet mobilise son attention : les bananes. Dès 1871, il en a planté tout au long de la ligne avec l'idée de les exporter, notamment vers les Etats-Unis. Idée géniale ! L'Amérique du Nord n'a en effet jamais vu de bananes. Mais ce fruit bénéficie d'un double atout : il est extrêmement nourrissant et bénéficie, comme tous les fruits exotiques, d'une excellente réputation. Aux Etats-Unis, on ne compte plus en effet les articles vantant les mérites des goyaves, papayes, avocats, ananas et autres délices des tropiques. Pour Minor



C. Keith, cela ne fait aucun doute : il y a un marché pour la banane. Dès 1871, il a d'ailleurs expédié vers la Nouvelle-Orléans ses premières cargaisons de bananes. Il s'est pour cela associé à un capitaine de steamer, Lorenzo Baker. L'affaire s'est révélée suffisamment juteuse pour envisager de passer à un stade plus industriel.

Mais il lui faut, pour cela, achever la ligne reliant San José à Puerto Limon que le krach a fâcheusement interrompu : grâce à elle, Minor C. Keith pourra exporter à bon prix les bananes non seulement vers les Etats-Unis mais aussi - l'homme voit loin ! - jusqu'en Europe. Il accepte donc de reprendre du service pour le compte des nouveaux contractants qui ont succédé à son oncle. Pour eux, il embauche plusieurs milliers de travailleurs, notamment des Italiens, des Noirs et des Chinois. Sous-payés, honteusement exploités, travaillant dans des conditions épouvantables, ils meurent pas milliers - on parle de 5000 morts pour les seuls 40 premiers kilomètres ! - Les fièvres finissent même par emporter les deux frères de Minor C. Keith. Une véritable hécatombe ! Mais dont Keith n'a cure. Au fur et à

mesure de l'avancement de la ligne, il plante des centaines d'hectares bananiers dont la production gagne la Nouvelle-Orléans et, de là, les grands centres de consommation américains. Et lorsqu'en 1882, à nouveau incapable de payer ses contractants, le gouvernement du Costa Rica lui propose de reprendre à son compte la construction du chemin de fer, Minor C. Keith n'hésite pas : en échange de prêts qu'il a lui-même négociés avec des banques européennes et américaines, il obtient plus de 3000 kilomètres carrés de terres libres de toutes taxes ainsi qu'une concession de 99 ans pour exploiter librement le chemin de fer entre San José et Puerto Limon. L'homme d'affaires est désormais libre de se livrer totalement au négoce de la banane. Pour ce faire, il s'associe avec un gros importateur de fruits exotiques basé à Houston, Andrew Preston, et crée avec lui, en 1899 la United Fruit Company (UFCO). Elle s'impose dès le départ comme la première compagnie bananière du monde.

Surnommé « le roi sans couronne d'Amérique centrale », marié à la fille d'un ancien président de la République du Costa Rica, très bien introduit



dans les milieux officiels qu'il rétribue généreusement, Minor C. Keith entreprend, à partir du Costa Rica, de partir à la conquête de l'Amérique centrale. Panama, Cuba, Jamaïque, Colombie, République dominicaine, Guatemala... Dans les années 1900, l'United Fruit contrôle des dizaines de milliers d'hectares dans cette partie du monde. Vice-président de la Compagnie, passant l'essentiel de son temps sur le terrain quand Andrew Preston, son président, se contente de gérer la firme depuis Boston, Minor C. Keith est l'interlocuteur obligé des chefs d'Etat d'Amérique centrale, pour la plupart des dictateurs. Le scénario, à chaque fois, est le même : contre la construction de lignes de chemin de fer, l'investissement roi en ces débuts de mondialisation et pour lequel il se charge de négocier les prêts bancaires, l'homme d'affaires demande, en guise de paiement, d'immenses superficies de terres. Les bananes ainsi produites serviront à financer l'exploitation des nouvelles lignes de chemins de fer - dans lesquelles l'UFCO prend systématiquement des participations majoritaires - assurant ainsi à la firme d'énormes revenus. En plus des trains, l'United Fruit obtient le contrôle de très nombreux services pu-

blics : électricité, eau, transports municipaux... Certains Etats comme le Guatemala deviennent ainsi des annexes pures et simples de la firme de Boston. Ce pays à lui seul assure 25% des profits de l'UFCO. Un pouvoir acquis à grand renfort de corruption, de menaces et de manœuvres frauduleuses. Distribué généreusement, l'argent permet notamment à l'United Fruit, surnommée « la Pieuvre », de mettre la main sur toutes les bonnes terres et d'écartier les concurrents qui auraient l'audace de marcher sur ses plates-bandes. Quand les pots-de-vin ne suffisent pas, l'UFCO manipule les cours pour ruiner ses compétiteurs et les racheter à bon compte. La compagnie possède également une énorme flotte de navires qui fait la liaison entre l'Amérique centrale et les grands ports américains et européens.

Minor C. Keith meurt en 1929, riche à millions, non sans avoir auparavant fondé le plus important élevage de poulets des Etats-Unis et légué une partie de sa fortune à une fondation pour l'étude et la sauvegarde de la culture Maya. Quelques mois à peine après sa disparition, l'United Fruit passe sous le contrôle d'un in-



dividu peu recommandable et qui finira par en devenir le président : Samuel Zemurray. Né en Russie en 1877 dans une famille juive misérable, il est arrivé aux Etats-Unis en 1892, fuyant les pogroms qui, à intervalles réguliers, secouent l'immense empire des Tsars. Installé à la Nouvelle-Orléans, il s'est lancé dans le commerce des bananes en 1899, achetant à bas prix et revendant avec un bénéfice confortable des bananes presque pourries ! Ayant amassé un beau pécule, il a décidé d'investir dans la production et tourne son attention vers le Honduras. Manquant de capitaux, il s'est rapproché de la United Fruit à laquelle il a vendu 60% des parts de sa compagnie.

Le Honduras, dont Zemurray a décidé de faire son terrain de chasse, est alors dirigé par le général Manuel Bonilla, un dictateur fort bien disposé envers les investisseurs étrangers. C'est sur lui que « Banana Man », comme on le surnomme déjà aux Etats-Unis, a décidé de miser et ce, avec l'accord de l'UFCO. Las ! En 1907, Bonilla est renversé par un coup d'Etat militaire et doit s'exiler aux Etats-Unis. Un coup dur pour Zemurray qui a déjà levé des fonds auprès de fi-

nanciers américains et qui, en bon élève de Minor C. Keith, entend obtenir des terres et des dispenses d'impôts en échange de la construction d'une ligne de chemin de fer. Mais sa fureur n'atteint plus de bornes lorsque, ayant tout de même tenté de négocier des arrangements fiscaux avec le nouveau pouvoir hondurien, il se voit interdire de poursuivre des négociations...par le gouvernement américain ! Washington, par la voie de son secrétaire d'Etat Philander Knox, a en effet décidé de faire payer les dettes dues aux banques américaines et européennes par le général Bonilla en fuite par la Banque Morgan qui, en échange, aura la concession des impôts et taxes du Honduras. Un schéma qui permet aux Etats-Unis de contrôler le pays en douceur, mais que Zemurray est bien décidé à refuser ! En 1911, bien que surveillé de très près par les services secrets américains qui soupçonnent quelque chose, l'homme d'affaire parvient à monter une petite équipée. Ayant acheté une petite canonnière et recruté une poignée de mercenaires, il lance une expédition sur le Honduras dans le but de réinstaller Bonilla au pouvoir. L'affaire, soutenue en sous-main par l'UFCO, réussit contre



toute attente. Trop heureux de récupérer son siège, le dictateur s'empresse de concéder à Zemurray tout ce qu'il demande. Pour l'ancien vendeur de bananes de la Nouvelle-Orléans, c'est le début d'une fabuleuse ascension. Quant au Secrétaire d'Etat américain, il n'a d'autre choix que de s'incliner.

Tel est l'homme qui, en 1930, alors que Minor C. Keith est mort depuis quelques mois à peine, parvient à mettre la main sur l'United Fruit Company. Cette année-là en effet, l'homme d'affaires fusionne sa compagnie, la Cumayel, avec l'UFCO dont il devient le premier actionnaire, ajoutant ainsi le Honduras à la longue liste des pays d'Amérique centrale où « la Pieuvre » est présente. Le coup suivant a lieu en 1932. Ce jour-là, Zemurray fait une sortie fracassante lors d'un conseil d'administration de la firme. Durement atteinte par la crise économique mondiale, l'UFCA a en effet vu le cours de son action passer de 158 à 10 dollars en moins de trois ans ! A cours d'idée, le conseil de la firme, constitué de fils de famille de Boston et de banquiers de Wall Street, ne fait pas grand chose pour inverser la tendance. « Messieurs, vous avez foutu en l'air ce business.

Vous en avez assez fait. Je prends les choses en main », hurle Zemurray, lors de cette séance mémorable. Terrorisé, le conseil d'administration lui confie la direction générale des opérations, puis la présidence de l'UFCO.

Il la gardera jusqu'à la fin des années 1950, faisant de la firme une véritable puissance coloniale, jouant habilement sur la peur du communisme - comme au Guatemala en 1954 - pour s'assurer le soutien des cercles dirigeants de Washington. Jamais la Pieuvre ne sera aussi forte que dans les années 1950 et 1960, lorsqu'elle deviendra un véritable auxiliaire des intérêts américains en Amérique Centrale. Une évolution qui n'eût sans doute pas déplu à Minor C. Keith.

Tristan GASTON-BRETON,
Historien d'entreprises
tgastonbreton@elzear.com